Ami du Clergé du 12 décembre 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Petit Avent pour un nouvel avènement du Christ. — IV. Les moyens d'organiser l'ordre social chrétien, 689. — V. *Pour le jour de Noël :* L'avènement du Christ, 691.
Pour le dimanche avant Noël. — L'attente de la Sainte Vierge et l'attente des mères, 692.
Sermons pour Noël. — III. Le salut apporté par Jésus, 693.
Vœux de bonne année. — I. Souhaits, reconnaissance, espoirs, 695. — II. Appel à l'assistance divine, 696. — III. Un regard sur l'avenir, 697.
Pour les Premiers Vendredis. — III. *Janvier :* L'amour de Jésus pour les hommes dans sa crèche, 699.
Les personnages évangéliques. — LIX. Les Mages, 700. — LX. Les Saints Innocents, 702.

PETIT AVENT POUR UN NOUVEL AVÈNEMENT DU CHRIST

IV

LES MOYENS D'ORGANISER L'ORDRE SOCIAL CHRÉTIEN

Mes frères,

Ce serait une grave erreur de croire qu'une restauration efficace et durable de l'ordre social puisse se faire par une révolution brusque et violente. Erreur également de prétendre que pour faire une société nouvelle, il faut d'abord jeter par terre tout ce qui existe, déblayer le terrain pour rebâtir ensuite. Car l'organisation sociale est une œuvre lente et longue, elle ne peut se faire du jour au lendemain ; d'autre part, bien que défectueux, l'organisme actuel de la société joue son rôle d'ailleurs nécessaire.

L'œuvre à réaliser est donc progressive ; il s'agit de prendre et d'utiliser ce qui existe, en lui faisant subir une évolution prudente vers le mieux. Et — nous l'avons dit précédemment — avant même de réformer les lois, nous nous appliquerons à donner à la nation tout entière une mentalité nouvelle.

Par quel moyen ? Par la charité.

I. — *Voir les maux qui appellent notre dévouement*

Le premier stade de ce travail consistera à sortir de notre égoïsme pour regarder autour de nous. Nous sommes trop portés en effet à ne penser qu'à nous, à n'aimer que notre moi, à ne travailler que pour nos intérêts. Le reste du monde ne nous intéresse que lorsqu'il nous apporte quelque chose, mais il ne nous vient pas à l'esprit qu'il peut avoir besoin de nous. Et c'est peut-être là qu'il faudrait chercher la racine même de tous les désordres sociaux.

Le Christ, par la parole et par l'exemple, nous apportait un autre enseignement : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rançon d'un grand nombre. » (Marc, x, 25). S. Paul, quittant les chrétiens de Milet, les invite à se souvenir de la parole du Seigneur : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » (Act., xx, 35). Jésus lui-même nous prêche la charité en nous demandant d'aimer les autres comme il nous a aimés. Or nous savons par l'Evangile comment Jésus a aimé tous les hommes, s'est penché sur toutes les misères, a mis tout son cœur, sa toute-puissance et sa divine sagesse au service de notre humanité.

Nous sommes ses disciples ; il faut que nous ayons le même idéal. Mais encore faut-il pour cela que nous connaissions les êtres auxquels nous pouvons être utiles et les occasions de leur faire du bien.

Notre premier ouvrage est donc un travail d'enquête, sous les auspices de la charité, triple enquête basée sur la distinction des différents biens. En effet, l'homme peut posséder les biens extérieurs comme terres, maisons, meubles, titres ou monnaie ; les biens du corps comme la santé, l'intégrité des membres, et enfin les biens de l'âme, naturels comme intelligence et liberté, surnaturels comme la foi ou la grâce.

Partant, l'homme peut également souffrir de privations dans chacun de ces trois ordres, et notre enquête doit nous conduire à mieux connaître ces privations et ces souffrances.

Nous découvrirons ainsi la misère plus ou moins dissimulée de certains foyers où l'abaissement des salaires et le manque de travail, s'alliant à une nombreuse famille, ont fait entrer la gêne.

Nous découvrirons des jeunes santés, menacées par un travail prématuré ou trop dur, des maladies coûteuses ou ruineuses pour un maigre budget, un manque d'hygiène qui est un danger sérieux pour de jeunes enfants.

Nous découvrirons des foyers délaissés, négligés par le travail habituel au dehors, des enfants sans surveillance et sans éducation.

Et surtout dans le domaine spirituel et moral, combien d'erreurs et de misères allons-nous découvrir !

Or, nous l'avons dit, le mal vient surtout de là : égarement de l'intelligence, servitude des passions.

Dans ce vaste champ d'apostolat qui va s'ouvrir à mesure que nous travaillerons à l'explorer, nous aurons donc surtout — je ne dis pas cependant uniquement — à porter notre attention sur les besoins spirituels et moraux.

II. — *Juger, afin de connaître le mal, pour le guérir*

Voir serait insuffisant ; le deuxième travail consistera à juger, à apprécier les faits à la lumière de l'Evangile, non pas à la manière d'un juge qui recherche la faute pour la punir, mais à

la façon du médecin qui scrute le mal pour le guérir.

Ce travail sera donc exempt de tout esprit de critique et de mépris, empreint au contraire d'indulgence, de tact et de douceur. Nous nous souviendrons que « le Fils de l'homme n'est pas venu pour juger et condamner le monde, mais pour le sauver. » (Joan., III, 17). Nous nous rappellerons sa conduite à l'égard des pécheurs : « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais ceux qui sont malades. » (Math., IX, 12). Nous aurons toujours présent à l'esprit cet avertissement du Maître : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. » (Luc, VI, 37).

Notre tâche n'est donc pas de condamner les pécheurs, mais seulement le mal et le péché. Trop souvent nous voyons la paille qui est dans l'œil de notre frère et nous n'apercevons pas la poutre qui est dans le nôtre. (Math , VII, 3). Attitude orgueilleuse et hypocrite. Ici, au contraire, nous ne voulons connaître le mal que pour mieux émouvoir notre cœur et partager la commisération du Christ : « *Misereor super turbam.* J'ai pitié de la foule. » (Marc, VIII, 2).

Dans cet esprit, nous apprécierons les faits à la lumière de l'Evangile. Sachant ce qui est, nous rechercherons ce qui devrait être. Mis en présence des erreurs, nous scruterons avec plus de soin la vérité, pour la dégager de tout mélange ; par contraste avec les misères et les hontes de l'humanité, nous distinguerons mieux la beauté morale.

Et nous verrons ensuite quelles causes ont amené ces perturbations dans les esprits, les âmes et la société, afin de savoir où se trouve la racine du mal, où il faut porter la cognée pour essayer de le supprimer ou tout au moins de l'enrayer.

Nous rechercherons aussi quelles sont les conséquences pour l'individu, la famille et la société, de ces misères physiques ou morales que nous aurons découvertes. Ceci afin de nous mieux pénétrer de l'importance de l'œuvre de redressement social qui s'impose à nous.

Enfin nous étudierons ensemble quels remèdes seraient nécessaires et possibles, quels sont ceux à notre portée, que nous pouvons appliquer dès maintenant, et quels moyens sont à employer pour préparer par le nombre et l'union ceux qui ne dépendent pas uniquement ni immédiatement de nous.

Par ce double travail, nous préparerons en effet un organisme social où la vertu redeviendra moralement possible, où le devoir n'exigera plus l'héroïsme à l'état habituel, où, placé dans des conditions plus favorables, il sera plus facile à l'homme de réaliser sa destinée éternelle.

III. — *Agir dans et par la charité*

Et ainsi instruits de la réalité et de l'idéal, des faiblesses humaines et du devoir, des maux actuels et des remèdes, nous nous mettrons à l'œuvre, cette œuvre qui consistera à combattre le mal et l'erreur, pour faire triompher le bien et la vérité.

Mais dans ce travail, si nous voulons le réussir, nous nous inspirerons constamment de ces trois principes : être bon, aller lentement, être désintéressé et indulgent.

Celui qui aborderait son travail de conquête par une savante leçon ou une verte admonition à l'adresse du coupable, serait franchement ennuyeux et manquerait son but dès le début. Ici, comme toujours en cette matière, revenons à l'Evangile. Que fait Jésus ? Il se fait aimer.

Ses nombreux miracles assurent aux malheureux une grande variété de biens : à celui-ci la vue, à celui-là la parole, à un autre le mouvement, aux invités de Cana la joie, à la foule au désert du pain, à la veuve éplorée son fils, aux morts la résurrection et la vie, aux possédés la liberté, aux âmes angoissées la lumière, aux pécheurs le pardon.

Et quand il a gagné la confiance, parce que sa bonté a touché les cœurs, alors il attire l'âme plus haut. C'est le cas par exemple de l'aveugle-né : frappé par l'étrangeté du miracle de sa guérison, il ne peut se rendre aux arguments des Pharisiens ; pour lui, « si le Christ ne venait de Dieu, il ne pourrait accomplir un tel prodige » (Joan., IX, 33), et jeté dehors il rencontre Jésus qui lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu ? C'est moi qui te parle. » Alors il répond : « Je crois, Seigneur ; » et il se jette à ses pieds et l'adore. (Joan., IX, 35-38).

Témoin encore l'entretien de Capharnaüm sur l'Eucharistie au lendemain de la multiplication des pains, entretien qui, à défaut de la foi générale, lui vaut du moins cette consolante réponse des Apôtres : « Maître, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » (Joan., VI, 9).

Ainsi devons-nous agir en saisissant toutes les occasions de faire du bien ; il n'est pas toujours nécessaire pour cela de donner de son argent, mais une visite à un malade, la défense d'un faible, un conseil à un apprenti, une bonne parole à qui a de la peine, une attention délicate pour celui qu'on méprise, le pardon d'une injure, voilà bien des manières — et j'en passe — de se concilier la confiance, de se faire aimer.

Ajoutons à cela, si possible, une instruction, une éducation plus raffinées, des connaissances professionnelles plus avancées, et, ce que nous avons dit plus haut, une vie vraiment chrétienne, et si nous savons être bons, si nous savons gagner la confiance, alors nous pourrons commencer à conquérir.

Mais — deuxième principe — gardons-nous de vouloir aller trop vite. Sachons doser nos conseils et notre action d'après l'influence obtenue. A vouloir aller trop vite, nous risquerions de compromettre tout le travail accompli jusque là, de perdre tout le terrain gagné.

Efforçons-nous de comprendre la mentalité de ceux qui ne pensent pas comme nous ; ayons soin de ne pas heurter de front leurs convictions ou

leurs sentiments. Presque toujours, il y a du bon dans toute idée ou passion ; sachons découvrir cet élément, point de rencontre avec le prochain ; et tout doucement, amenons-le à découvrir lui-même où serait la logique de cette idée, de ce sentiment, et la réforme qui serait à faire dans sa pensée ou dans sa vie.

Troisième principe : désintéressement et douceur. Trop souvent, on aborde l'apostolat avec les meilleures intentions, avec un beau dévouement ; on se donne corps et âme à la tâche entreprise, on s'y attache, on y met son point d'honneur ; l'orgueil s'insinue dans l'œuvre, vicie les intentions ; des difficultés surgissent qu'on n'avait pas prévues ; on ne réussit pas, du moins pas comme on l'espérait, et l'on abandonne en les maudissant les êtres rebelles à notre action : « Ils ne veulent pas comprendre ; ce sont des incorrigibles, des ingrats, qui ne méritent pas que l'on s'occupe d'eux. » Et l'on se renferme dans une oisiveté aigrie en disant : « Il n'y a rien à faire. »

Les Apôtres, quittant un bourg de Samarie où ils avaient été fort mal reçus, s'adressent à Notre-Seigneur : « Voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume ? » Et Jésus de répondre : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ; le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les hommes, mais pour les sauver. » (Luc, IX, 52-56).

Nous nous garderons donc de l'orgueil qui pourrait nous conduire au découragement en cas d'échec ; nous nous garderons d'abandonner l'œuvre commencée, et n'ayant pas réussi avec tel ou tel moyen, prudemment, mais inlassablement, nous en chercherons d'autres. Enfin jamais de mots violents, jamais de reproches amers, jamais de paroles de malédiction ne franchiront nos lèvres. Nous n'éteindrons pas la mèche qui fume encore, nous n'achèverons pas le roseau brisé, et plus une âme se montrera réfractaire, plus elle nous apparaîtra digne de pitié, et plus nous nous ferons avec elle indulgents et bons, seul moyen de vaincre sa résistance.

* *

Bonté, patience, douceur, tels seront les instruments de notre conquête. « Bienheureux les doux parce qu'ils posséderont la terre. » (Math., V, 4). Ainsi soit-il.

V

Pour le jour de Noël

L'AVÈNEMENT DU CHRIST

Mes frères,

Un homme est apparu sur les bords du Jourdain, un homme que Jean désigne à la foule qui l'entoure : « *Ecce Agnus Dei.* Voici l'Agneau de Dieu, celui qui efface le péché du monde. » (Joan., I, 29). Dès le lendemain, deux disciples du baptiseur se détachent de lui pour se mettre à la suite du nouveau venu. Dans les jours qui suivent, le mouvement s'accentue, à tel point que, quelques semaines plus tard, on vient dire à Jean : « Celui que tu as montré à la foule, le voilà qui baptise à son tour, et tous vont à lui. » Jean répond : « Je vous ai dit que je n'étais point le Christ, mais seulement celui qui est envoyé devant lui... Maintenant il faut qu'il croisse et que je diminue. » (Joan., III, 25-30). Et Jean disparaît dans l'ombre, la prison et la mort, tandis que Jésus poursuit ses conquêtes.

I. — *Nous avons nous aussi préparé la voie au Christ*

Nous ne sommes nous aussi que des précurseurs, nous avons à marcher devant le Christ et à lui préparer les voies. Lui venu, nous n'aurons plus qu'à disparaître humblement, sans prétention, et à le laisser régner.

Nous avons vu successivement quelle idée il fallait nous faire d'un ordre moral chrétien, à quelles conditions nous serions aptes à réaliser cette œuvre, par quels moyens il fallait en assurer le succès. C'est là toute notre tâche, le Christ fera le reste.

En effet, supposons conquise la confiance de ceux qui partagent nos travaux, nos loisirs et nos peines. En défiance peut-être à notre égard, parce qu'ils nous savaient chrétiens, ils ont pu croire tout d'abord que notre charité était intéressée ; mais si nous avons persévéré, si surtout nous avons pardonné le mal qu'ils nous ont fait, si leur ingratitude n'a pas altéré notre dévouement, ils ont fini par croire à la droiture de nos intentions.

Mais comme il est naturel à un être intelligent de ne pas agir sans raison, ils ont deviné qu'un mobile nous poussait à la bonté. Lequel ? Désir de les gagner à notre cause ? Alors, chez eux peut-être, nouvelle attitude de résistance ; de nouveau ils se sont mis sur la défensive.

Mais avec tact, nous avons su ne pas les heurter, nous nous sommes au contraire appliqués à les comprendre et avec patience, presque sans qu'ils s'en doutent, les amener à la logique de leurs bonnes idées et de leurs bons sentiments. Insensiblement, nous les avons changés, nous les avons rendus meilleurs. Ils s'en aperçoivent quand c'est fait et ils s'en réjouissent. La confiance est gagnée.

Mais alors ils commencent à se demander s'il n'y aurait pas un lien entre notre religion et notre conduite, si l'une ne serait pas la source de l'autre.

D'ailleurs, il y a deux hommes, nous dit S. Paul, dans tout être humain : l'homme de chair en révolte contre l'esprit, et l'homme spirituel. L'homme de chair et de passions résiste à qui voudrait imposer un frein à ses dérèglements, mais l'homme spirituel n'a pas attendu si longtemps pour accorder son estime au chrétien consciencieux et de bonne conduite, à l'ami généreux et désintéressé.

Et le secret de cette force, de cette dignité morale, ne serait ce pas justement la religion dont se réclament les chrétiens ? Et si c'est la religion qui a fait d'eux ces êtres dignes d'admiration et d'estime, si c'est elle qui a inspiré leur charité, elle est donc bonne à quelque chose ! Il y aurait donc lieu de se défier de certaines critiques, de rejeter certains préjugés, certaines doctrines, de se faire une autre idée de l'Eglise catholique !

— La question est posée : un stade encore plus ou moins long, selon les âmes et les tempéraments, et ils en viendront à lui donner une réponse. Et cette réponse, ce sera une haute estime de notre religion.

Et finalement ils seront amenés à aimer Celui qui a enseigné cette doctrine, à désirer faire connaissance avec le Christ. Alors, si j'ose dire, notre tâche, comme celle de Jean, se termine.

II. — *Nous n'avons plus qu'à leur montrer le Christ*

L'heure est venue, en effet, de leur montrer le Christ et de leur dire comme Jean : « Voici l'Agneau de Dieu, qui efface le péché du monde ». C'est en effet le moment de leur rappeler que tout mal a sa source dans le péché, celui de nos premiers parents a attiré sur nous le châtiment divin, et les nôtres à leur tour ont compromis l'entente cordiale, la paix et l'ordre. Toutes nos misères sont le fruit, la résultante de nos péchés de désobéissance, d'égoïsme, de lâcheté, d'injustice et de manque de charité. Supprimons le péché, nous supprimons tous les maux, nous ramenons le bonheur sur la terre. « Voici l'Agneau de Dieu, celui qui efface le péché du monde. »

L'heure est venue de leur montrer, à ces convertis de la bonté, un Christ tout proche d'eux, fait homme dans la crèche de Bethléem, pauvre et de la race des petits, des humbles, ouvrier et travailleur, gagnant son pain à la sueur de son front, connaissant la souffrance sous toutes ses formes.

Un Christ qui vit avec le peuple et qui l'aime, qui se penche sur toutes les infirmités humaines, qui connaît la joie, apprécie l'amitié, ignore la haine et la vengeance, qui pardonne à ses ennemis et qui prie pour ses bourreaux.

Un Christ qui veut rester avec nous jusqu'à la fin des siècles, comme un compagnon et un ami, et qui, étant Dieu, met au service de son grand amour la sagesse, la miséricorde, la toute-puissance divines.

Nous montrerons ensuite quelle doctrine il apporte basée sur la charité fraternelle dont il a lui-même donné l'exemple, doctrine d'ordre et de paix, bien propre à assurer la tranquillité et la prospérité, doctrine humaine qui n'entend pas imposer un fardeau trop lourd à nos faibles épaules, doctrine sage qui modère les ardeurs des passions, règle et contrôle notre activité, doctrine universelle qui a pour toute question une réponse juste et satisfaisante, doctrine riche de mesure, d'équilibre, de stabilité, qui sait tenir le juste milieu entre les excès opposés (par exemple : extrême rigueur des stoïciens et laxisme des épicuriens, capitalisme sans frein et communisme révolutionnaire et sanguinaire), doctrine qui ne se contredit jamais et qui, tout en s'adaptant aux temps, aux personnes et aux lieux, reste cependant immuable dans ses principes.

Nous mettrons donc l'Evangile dans les mains de nos frères conquis, nous leur montrerons le Christ et nous pourrons leur dire, car alors il seront disposés à nous entendre : Celui qui seul peut sauver le monde, celui qui seul peut résoudre toutes les difficultés, le voilà c'est le Christ. Croyez en lui, recevez son Evangile, soumettez-vous à sa loi, inspirez-vous de sa doctrine, munissez-vous de sa grâce, vivez de sa vie, et « vous trouverez le repos de vos âmes » (Math., XI, 29) et vous aurez la vie éternelle.

* *

Nous avons dit que le travail entrepris était lent, mais sûr. A vrai dire, ce n'est point la génération actuelle qui le réalisera à elle seule. Nous disparaîtrons, comme Jean, dans l'ombre et la mort, avant que la tâche soit achevée, mais nous aurons le mérite et la gloire d'avoir préparé une nouvelle Epiphanie.

Nous aurons marché en avant, comme de fidèles serviteurs, préparant les voies au Seigneur, porteurs d'une doctrine de salut, remède à tous nos maux, ayant au cœur les sentiments d'amour qui animèrent le Fils de Dieu quand il nous visita. Ainsi soit-il.

FIN

POUR LE DIMANCHE AVANT NOEL

L'ATTENTE DE LA SAINTE VIERGE ET L'ATTENTE DES MÈRES

Mes frères,

Il faudrait avoir la langue des anges pour dire quels étaient les sentiments de la T. S. Vierge en ces derniers jours d'attente.

Elle aimait par avance ce petit être si désiré, comme toute mère désire son premier-né avec une impatience un peu mêlée d'effroi ; mais elle aimait comme saurait aimer une mère dont rien n'aurait flétri l'amour, comme peut aimer la créature parfaite qui adore son Dieu en chérissant son Fils.

Elle va bientôt presser sur son cœur Celui dont elle pourra dire, comme Dieu le Père : « C'est mon Fils. »

Je voudrais, sous la bénédiction de Marie et en la priant de donner à mes lèvres toute la délicatesse qu'il faut pour traiter ce sujet en public, je voudrais vous parler des devoirs des mères vis-à-vis des petits êtres attendus, et même des êtres possibles.

I

Les devoirs d'une femme envers ses enfants ne commencent pas seulement au jour où elle prend le titre incomparable de maman. Quand on a l'ambition d'être une source de vie, — et toute jeune fille qui désire se marier doit avoir cette espérance, — on ne doit rien se permettre qui puisse faire échec à cette mission.

Or on ne s'improvise pas une santé à quelques semaines du mariage.

Napoléon disait : « Il faut commencer l'éducation des filles dix ans avant leur naissance. » On pourrait dire : Il faut préparer la santé des enfants dix ans, quinze ans avant leur naissance, car ils auront la santé et les forces que leur aura préparées et méritées la sage jeunesse de leur mère ou ils expieront, les pauvres petits, ses légèretés, ses imprudences de jeune fille.

Les stupides formules : Il faut que jeunesse se passe, ton corps est à toi, etc., ont creusé bien des tombes d'enfants ou jeté dans le monde des milliers d'infirmes incurables. On ne peut mesurer les conséquences d'une vie agitée, trépidante, toute de sensualité et prolongeant la journée par des veilles insensées.

— Après tout, dit-on, je ne fais de tort qu'à moi !

— Oui, si vous vous résignez au célibat, et encore... Non, mille fois non, pour les futures mamans, pour les futurs chefs de famille. Vous devez à vos enfants de vivre la seule vie qui vous permettra de leur transmettre un sang qui ne soit pas coupablement vicié et de rester devant eux sans reproche et sans remords.

Ce que je dénonce ici, ce ne sont pas les imprudences isolées, les fautes de surprise, c'est l'habitude des excès, les abus de certains plaisirs, des liqueurs fortes chez les hommes, de la coquetterie, des danses troublantes chez les femmes ; chez tous, l'imagination souillée par les romans impurs et les conversations malsaines, toutes ces passions qui brûlent le sang, détraquent les nerfs, en même temps qu'ils gâtent le cœur et ternissent l'âme.

II

Mais voici le foyer fondé.

Le foyer, disons-le bien haut, est ordonné en vue de l'enfant ; le premier but du mariage est la naissance et l'éducation de l'enfant.

C'est donc une lâcheté de désirer n'avoir pas d'enfants, mais c'est un péché très grave de n'en vouloir à aucun prix. C'est une faute très grave de décider que l'on n'aura pas d'enfants, ou que l'on n'aura que *tant* d'enfants, ou que l'on n'aura des enfants qu'après un certain temps. C'est un crime contre Dieu et sa loi ; c'est aussi un crime contre la patrie. C'est un péché contre nature installé au foyer et qui aura sa punition dès ici-bas, car Dieu venge toujours, d'une façon ou d'une autre, la sainteté profanée du foyer conjugal.

III

Voici l'espérance d'un Noël prochain.

Que de précautions, que de soins la jeune femme doit prendre et à quelle vigilance inquiète elle doit se contraindre !

C'est pour elle un grave devoir de s'interdire les fatigues excessives, les émotions trop vives, les plaisirs trop excitants. Il faut à ce petit Jésus un sanctuaire de calme, de piété, de pureté ; car l'âme de l'enfant, aussi bien que son corps, peut être déformée par les impressions troublantes que la mère aura cherchées.

Il faut donc s'observer au physique, comme au moral, pour que l'enfant soit aussi beau que possible d'âme et de corps.

Une âme ! oui, il y a déjà là une âme. Donc s'il arrive un accident — vous savez ce que je veux dire — il faut se préoccuper toujours de la possibilité d'un baptême sous condition.

Combien de pauvres petites âmes envoyées dans les limbes par le crime de tant de mères, ou par la négligence ou la légèreté de tant d'autres !

Je ne puis en dire davantage. Que celles qui ont des oreilles pour entendre, entendent.

Puis le voilà : il est né.

Le premier souci doit être de le faire baptiser au plus vite. Il n'arrive pas, ce petit, comme une visite inattendue ; on a dû, depuis longtemps, se préoccuper d'un parrain et d'une marraine.

Ne laissez pas si longtemps l'enfant dans les griffes du démon. Cela peut avoir pour lui des conséquences incalculables ; bienheureux les enfants chez qui le Père, le Fils et le St-Esprit viennent habiter dès les premières heures de leur vie !

* *

O vous, Mesdames, qui êtes, qui serez mères, n'apportez que des flots purs à l'immense fleuve de vie sorti du cœur de Dieu.

Pour vous aider à atteindre l'idéal des maternités chrétiennement préparées et vécues, levez les yeux vers le ciel où des mères, par millions, entourent l'incomparable Mère, la T. S. Vierge Marie. Qu'elles vous donnent la volonté et le courage de reprendre et de continuer chrétiennement leurs pieux gestes maternels ! Ainsi soit-il.

SERMONS POUR NOEL

III

LE SALUT APPORTÉ PAR JÉSUS

Natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus.
Un Sauveur vous est né, c'est le Christ, le Seigneur. (Luc, II, 11).

Mes frères,

C'est en ces termes qu'un ange du ciel annonça aux bergers de Bethléem la naissance de Notre-Seigneur, que nous fêtons aujourd'hui. Se déta-

chant de l'armée céleste qui faisait retentir les airs du *Gloria in excelsis* et s'approchant de ces hommes effrayés par la céleste apparition : « Ne craignez pas, leur dit-il, car voici que je viens vous annoncer une heureuse nouvelle qui sera pour vous et pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui, là-bas, dans la cité de David, il vous est né un Sauveur. C'est le Messie, c'est le Christ, le Seigneur. »

I

Pourquoi cette nouvelle doit-elle être pour les bergers et pour tout le peuple le sujet d'une grande joie ? Ah ! c'est que ce Sauveur qui vient de naître est le « Désiré des nations, » il y a longtemps que le monde entier l'attend et soupire après sa venue. Adam et Eve, les premiers, l'ont ardemment souhaitée. Déchus de leurs droits au ciel après leur faute, ils étaient condamnés non seulement à la mort qui ferait retourner en poussière leurs corps, mais à la mort éternelle. Dans sa miséricorde, Dieu leur promet un Sauveur qui viendra réparer leur faute, obtenir leur pardon et leur rouvrir le paradis. Hélas ! des siècles s'écouleront avant que cette promesse se réalise. Adam et Eve ne l'accueillent pas moins avec reconnaissance et la transmettent, comme un précieux héritage, aux patriarches leurs enfants.

Dieu, du reste, à maintes reprises la renouvelle à ceux-ci. Il la redit à Abraham quand il lui promet qu'en Celui qui naîtra de lui seront bénies toutes les nations. Il la redit à Jacob et aux prophètes aux cours des siècles, précisant chaque fois davantage les circonstances qui accompagneront la venue de ce divin Sauveur et permettront de le reconnaître.

Eclairé par Dieu, Jacob mourant prédit à ses fils que le Messie naîtra quand le sceptre, c'est-à-dire le gouvernement, sortira de Juda, cessera d'appartenir aux descendants de Juda pour passer en des mains étrangères. Daniel, plus précis encore, annonce cinq siècles à l'avance que le Sauveur rachètera le monde dans soixante-dix semaines d'années, c'est-à-dire dans 490 ans. Michée fait connaître le lieu de sa naissance.

Aussi quand les Mages venus d'Orient se présentent au palais d'Hérode pour demander où est né le nouveau Roi des Juifs et que cet usurpateur, incapable de leur répondre puisqu'il est païen, questionne les prêtres du Temple, ceux-ci n'ont qu'à ouvrir la Bible pour y lire la réponse : « Et toi, Bethléem, ville de Juda, tu n'es pas la moindre des cités de Juda, car c'est de toi que naîtra le chef qui régira mon peuple Israël. » Isaïe prédit de qui naîtra ce Sauveur : « Voici, dit-il, qu'une vierge concevra et enfantera un fils ; il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. »

Tous ces oracles et bien d'autres qui annoncent la venue du Sauveur entretiennent l'espérance des Juifs et avivent leurs désirs. A mesure qu'approche le moment où doit paraître ce Messie, l'attente se fait plus impatiente, le désir de le voir se fait plus ardent. Ayant entendu raconter les merveilles qu'opère S. Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain, les prêtres de Jérusalem envoient des messagers lui demander : « Etes-vous le Christ que nous attendons ou devons-nous en attendre un autre ? » Ils sont si persuadés que le moment est venu où le Désiré des nations doit paraître, que S. Siméon demande à Dieu comme une grâce de ne pas mourir avant d'avoir pu contempler le salut d'Israël. Les Mages apercevant l'étoile prédite par les prophètes comme devant signaler sa naissance, ne sont point surpris, mais en comprennent de suite la signification : « C'est le signe du grand Roi, » se disent-ils, et, réunissant les présents qu'ils veulent lui offrir, montant sur leurs chameaux, ils se mettent en route pour venir l'adorer.

N'est-il pas naturel que la naissance d'un Sauveur si vivement désiré et attendu depuis si longtemps ait été accueillie avec joie par les bergers qui en étaient informés les premiers ?

II

Aussi, s'étant consultés mutuellement, ils se disent les uns aux autres : « Allons donc jusqu'à Bethléem et voyons cet événement qui est arrivé et que le Seigneur nous fait savoir. »

Mais à quel signe reconnaîtront-ils le Sauveur qu'ils vont adorer ? L'ange le leur a enseigné. « Voici, leur a-t-il dit, le signe auquel vous le reconnaîtrez. Vous trouverez un enfant, enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Singulier signalement pour reconnaître l'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu descendu sur la terre ! Etranges caractéristiques pour identifier le Messie que les Juifs attendent !

Excellents signes, au contraire, pour reconnaître en cet Enfant divin le Sauveur qui est venu prendre sur lui nos fautes et les expier. A peine est-il au monde qu'il veut commencer l'œuvre de notre Rédemption pour laquelle il est descendu du ciel, et justifier le nom de Jésus que S. Joseph lui donnera huit jours plus tard. « Vous l'appellerez Jésus, a dit l'ange Gabriel à Marie, car c'est lui qui sauvera son peuple. »

Oh ! sans doute, Notre-Seigneur venant au monde et se faisant homme, aurait pu naître dans un magnifique palais, au milieu du luxe et du confort que procure la richesse, au milieu des honneurs attachés à l'exercice du pouvoir. C'est ainsi que les Juifs l'attendaient et c'est parce qu'il ne s'est point entouré de ce luxe que ses compatriotes n'ont pas voulu reconnaître en lui le Messie. Ils s'imaginaient qu'il venait sauver leur nation et lui rendre l'indépendance et la splendeur d'autrefois, et il se trouve que ce sont nos âmes qu'il vient sauver. Or, pour les sauver, quel plus sûr moyen que de pratiquer les vertus contraires aux vices qui les ont perdues ?

Notre-Seigneur vient expier notre orgueil par l'humilité. Or cette humilité, il la pratique en prenant l'apparence de ce qu'il y a de plus faible

au monde : l'apparence d'un pauvre petit enfant qui n'a qu'un souffle de vie et qui est obligé d'attendre de ceux qui l'entourent tout ce dont il a besoin.

Il vient expier notre amour des richesses et notre attachement exagéré aux biens de ce monde. Il le fait en pratiquant la pauvreté jusqu'à l'héroïsme, en venant au monde dans une étable d'emprunt et en laissant envelopper son corps délicat de pauvres langes improvisés.

Il vient expier nos immortifications et notre amour excessif de nos aises. Il le fait en pratiquant dès le premier instant de son existence la plus rude pénitence, il ne veut d'autre berceau qu'une crèche, les quatre planches dures et froides d'une mangeoire d'animaux dont un peu de paille atténue à peine la rudesse.

Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. Oh ! oui, ce signalement que les anges donnent aux bergers pour reconnaître Notre-Seigneur est bien celui qui convient au Sauveur qui vient expier nos péchés et satisfaire pour nous à la justice de son Père.

Avec les bergers, reconnaissons-le donc pour notre Sauveur, avec eux réjouissons-nous du salut qu'il est venu apporter au monde, avec eux enfin rendons-lui amour pour amour. Ainsi soit-il.

VŒUX DE BONNE ANNEE

I

SOUHAITS, RECONNAISSANCE, ESPOIRS

Mes frères,

Ce m'est un devoir bien agréable de vous adresser, ce matin, mes souhaits pour l'année qui va s'ouvrir. Ces vœux ne peuvent avoir la prétention d'être nouveaux. Présentés sous des formules diverses, tous convergent vers le même but : le bonheur auquel chacun de vous aspire.

Ce bonheur, où le cherchons-nous ?

Dans la santé d'abord. La maladie, sous quelque forme qu'elle nous atteigne, nous est pénible, car elle est une diminution de la vie que Dieu nous a donnée. Et lorsque la maladie frappe les nôtres, nos esprits et nos cœurs souffrent d'une telle angoisse qu'il nous serait préférable de souffrir à leur place si la chose nous était possible.

Où cherchons-nous le bonheur ? Dans les biens de la terre. Oh ! sans ambition. Nous désirons un labeur raisonnable, procurant le pain nécessaire aux besoins de la famille et assurant pour l'avenir la réserve prudente qui fera face aux accidents inévitables de la vieillesse. Nous désirons que la terre ne soit pas ingrate pour les sueurs que nous versons sur elle. Nous désirons que les affaires, reprenant un cours normal permettent au patron et à l'ouvrier, au commerçant et au consommateur de trouver un gain correspondant aux nécessités de la vie.

Où cherchons-nous le bonheur ? Dans les joies de la famille, où les parents sont également aimés et honorés, où les frères et sœurs vivent en parfaite harmonie; dans le commerce des amitiés sincères qui sont comme l'extension de la famille.

Où cherchons-nous le bonheur ? Dans la paix de nos consciences. Connaissez-vous une souffrance plus grande que celle d'une âme divisée contre elle-même, qui se sent en dehors de son devoir et par là séparée du bien suprême qu'est Dieu ?

Mais faire des souhaits de bonheur est l'aveu d'une faiblesse. Il serait mieux de procurer le bonheur lui-même.

Hélas ! qui donc peut assurer que l'année se passera sans maladie, sans chômage, sans récolte perdue, sans trouble dans la famille, sans amitié déçue, sans faiblesse de conscience ? Tous ces biens ne nous appartiennent pas.

Si notre cœur est obligé de se limiter à faire des souhaits, du moins il peut affirmer l'assurance de sa sincérité par la prière.

C'est la prière qui de notre cœur porte nos vœux jusqu'au trône de Dieu, pour solliciter sa toute-puissance, attendrir sa justice, émouvoir son cœur et obtenir la réalisation de nos souhaits.

II

On a dit que la meilleure manière de demander est de dire : « Merci ! »

A la fin de cette année, il est facile à chacun de nous de faire un retour sur soi-même, et, parcourant les étapes, de constater que Dieu, dans sa Providence, a miséricordieusement dosé sa grâce à nos besoins.

Il nous a ménagé des joies à côté des douleurs inévitables de la vie. Près de la souffrance physique, il a placé la paix morale ; et s'il a permis l'épreuve, il a su ouvrir en même temps pour nous un horizon sur les suprêmes espérances et nous donner encore le réconfort de la prière et des sacrements.

François Coppée, rappelant l'année passée presque tout entière dans les souffrances, où il avait vu la mort de très près, à la fin de laquelle il se sentait arrivé au seuil de la vieillesse, écrivait : « Oui, elle me fut cruelle, cette année 1897. N'est-elle pas la pire de toute ma vie ? — Non pas, ô mon Dieu, c'est la meilleure. Car un de vos prêtres est venu. Il m'a simplement montré votre croix et m'a rappelé votre sublime enseignement ; depuis lors, fortifié par votre grâce et votre exemple, j'ai subi ma peine, non seulement avec courage, mais avec je ne sais quelle satisfaction intime. Qu'elle soit donc bénie, l'année qui s'enfuit, car elle fut, pour moi, l'année de l'épreuve et l'année de la grâce, où j'ai pu recueillir les ruines de mon cœur et où j'ai rallumé dans ce vase fait de débris le grain d'encens de la prière. »

M. f., à l'exemple de l'illustre poète redevenu chrétien, malgré les peines qui nous ont fait souffrir, remercions Dieu des grâces dont il nous

a comblés. La souffrance, pour un chrétien, doit toujours devenir la bonne souffrance, quand elle est supportée en union avec Jésus crucifié.

En remerciant Dieu des grâces de l'année passée, nous sommes assurés qu'il ne nous refusera pas de nous en combler pour l'année à venir.

Et, à cause de cela, ranimons dans nos cœurs tout notre espoir.

III

Que sera l'année qui s'ouvre ?

Certains l'entrevoient très sombre, remplie de difficultés à l'intérieur, de menaces à l'extérieur. Et à force de voir noir, ceux-là répandent leur note pessimiste au point de décourager les âmes les plus généreuses.

M. f., notre devoir de chrétiens est de ne pas nous laisser décourager par les difficultés du moment et nos vœux doivent être remplis d'espoir.

Le grand mal dont nous souffrons, dont toutes les nations souffrent — c'est devenu un lieu commun de le dire — c'est une crise de conscience. Il n'y a plus d ordre, plus de justice, plus d'équilibre dans le monde, parce qu'il n'y a plus de conscience. Et il n'y a plus de conscience parce qu'on a supprimé Dieu de l'éducation et de la vie des hommes. De grands hommes politiques s'en sont aperçus à la fin de leur vie et ils sont revenus au Dieu de leur enfance. Tant mieux pour le salut de leur âme, mais il eût mieux valu pour le bien de la France que leurs yeux s'ouvrissent à la lumière quand ils étaient capables, de par leur situation politique, d'enrayer le mal dont souffre notre pays.

Notre devoir est donc de réagir et, à ceux qui ne font entendre que des lamentations désolantes, de montrer que la France n'est pas un pays aussi perdu qu'on le dit à l'étranger. A coté des misères qui salissent sa réputation d'honnêteté, il y a des générosités qui la rachètent ; à côté des sans-Dieu qui voudraient la paganiser il y a l'élite intellectuelle qui se montre vraiment chrétienne et veut la rechristianiser.

Notre devoir est de rappeler qu'il nous faut vivre notre vie de catholique dans son intégrité, revenir aux vertus que Notre-Seigneur nous a données comme étant la source du bonheur.

A la foule, aussi inquiète et aussi avide de bonheur que nous le sommes nous-mêmes, il a dit :

Auprès de ceux qui veulent conquérir la fortune par tous les moyens, « Vous êtes bienheureux si vous êtes détachés des biens de la terre. »

Devant les colères et les vengeances fratricides, « bienheureux les doux. »

Devant l'escroquerie et le mensonge, « vous êtes bienheureux si vous vivez dans la justice et si vous la réclamez pour tous. »

A côté des jouisseurs corrompus et jamais satisfaits, « vous êtes bienheureux, vous les purs. »

A côté de ceux qui veulent et cherchent la guerre, « bienheureux les pacifiques. »

M. f., par la pratique de ces grandes vertus chrétiennes, tous les espoirs nous sont permis, car, par elles, nous nous rapprochons de Dieu.

Si nous sommes avec Dieu, Dieu sera avec nous ; si Dieu est avec nous, notre année sera bonne, parce que, par lui, le travail sera fructueux, les souffrances inévitables seront soulagées, les joies seront sanctifiées.

Nos familles, notre paroisse, notre pays seront l'objet de la protection et de la bénédiction d'En-Haut.

C'est le souhait le meilleur et celui que je formule du plus profond de mon cœur. Ainsi soit-il.

II

APPEL A L'ASSISTANCE DIVINE

Dominus vobiscum.
Que le Seigneur soit avec vous.

Mes frères,

Ce souhait que je vous adresse si souvent lorsque, debout à l'autel, je célèbre le saint sacrifice ou que je préside l'office divin, permettez-moi de vous l'adresser tout spécialement et très affectueusement au seuil de cette nouvelle année, car il résume en peu de mots tous les vœux que mon cœur de prêtre et de pasteur forme pour vous.

I

Dominus vobiscum, que le Seigneur soit avec vous ! Nous voyons dans la Sainte Ecriture que tout réussissait à ceux chez qui Dieu daignait habiter ; toutes leurs affaires prospéraient, ses bénédictions se répandaient sur eux en abondance. « Je suis le Dieu d'Abraham ton père, dit Dieu à Isaac ; ne crains rien, parce que je suis avec toi. » (Gen , xxvi, 24), et ses affaires prospèrent tellement que les rois voisins veulent faire alliance avec lui pour avoir part aux bénédictions dont il est l'objet. « Nous avons vu, lui disent-ils, que Jéhovah est avec toi et nous avons dit : « Qu'il y ait un serment entre nous, entre nous et toi, » car tu es maintenant le béni de Jéhovah ! »

Tandis que Jacob fuit la colère de son frère Esaü, Dieu lui apparaît et promet de le garder partout où il ira et de le ramener un jour sain et sauf dans son pays. (Gen., xxviii, 15). Aussi n'est-il pas étonnant que le bonheur entre avec Jacob chez Laban son oncle : Dieu est avec lui.

C'est en vain que les frères de Joseph conjurent la perte de celui-ci : parce que Dieu est avec lui, ses épreuves elles mêmes sont autant d'étapes vers le bonheur. Vendu à Putiphar, « le Seigneur, dit l'Ecriture, fut avec Joseph et faisait prospérer toutes choses. » Il habitait dans la maison de son maître l'Egyptien. Son maître vit que le Seigneur était avec lui et faisait réussir entre ses mains tout ce qu'il faisait. Dès qu'il l'eut établi sur sa maison et sur tous ses biens, Jéhovah bénit la maison de Putiphar et la bénédiction de Jéhovah fut sur tous ses biens, soit à la maison, soit aux champs. Calomnié, Joseph est jeté en prison, mais Dieu l'y accompagne, l'y protège et au bout de

deux ans l'en fait sortir pour l'établir premier ministre de Pharaon et maître de toute l'Egypte. (Gen., XXXIX).

Moïse n'ose aller trouver Pharaon pour lui intimer les ordres de Dieu ; mais celui-ci l'encourage : « Va, lui dit-il, je serai avec toi... » (Ex., III, 12). Dès lors, les prodiges se succèdent et Pharaon est obligé de céder.

Tant que Dieu est avec Saül, tout réussit à celui-ci, mais vient-il à se retirer de lui pour se mettre avec David, il va de défaite en défaite, tandis que David court de succès en succès.

II

Vous voyez, m. f., combien il est avantageux d'avoir Dieu avec soi.

Eh bien ! que Dieu soit avec vous au cours de cette nouvelle année ! Que vos foyers soient vraiment un sanctuaire où il habite, que son image y soit à la place d'honneur, que ses lois y soient respectées, que son saint nom y soit béni et glorifié et qu'en retour il y maintienne la paix et la concorde ; qu'il y fasse régner entre vous, époux, entre vous, frères et sœurs, cette bonne entente, cette pure et sainte affection qui est le gage le plus assuré du bonheur domestique.

Que Dieu soit avec vous, pères et mères, pour vous aider à bien élever vos enfants. Apprenez-leur à l'aimer, priez-le avec eux, et en échange il fera d'eux des enfants aimants, respectueux et soumis, des enfants qui ici bas seront votre joie et votre consolation et au ciel votre gloire et votre couronne.

Dominus vobiscum. Que le Seigneur soit avec vous et écarte de vos seuils les afflictions, la maladie et l'épreuve. Lors de la dixième plaie d'Egypte, la croix tracée par les Hébreux sur leur porte avec le sang de l'agneau pascal les protégea contre les coups de l'ange exterminateur. La présence de Dieu au milieu de vous amènera à vos maisons la même protection, elle vous aidera en tout cas à supporter ces épreuves chrétiennement, elle les adoucira et surtout les rendra méritoires.

Que le Seigneur soit avec vous pour bénir vos entreprises, comme il le fit pour Isaac, Jacob et son fils Joseph. Il est raconté au livre des Rois que l'arche du Seigneur ayant été déposée seulement trois mois dans la demeure d'Obédédom, Dieu le bénit, lui, ses enfants et toute sa maison. Tout prospérait sous son toit, tout lui réussissait à cause de l'arche qui reposait dans sa maison. Ces bénédictions descendront bien plus abondantes sur vous et tous vos intérêts, si vous avez soin de toujours mettre le bon Dieu avec vous. Qu'il soit donc avec vous quand vous jetez la semence dans vos sillons, qu'il écarte de vos champs la gelée, la grêle et les calamités de toute sorte qui anéantiraient vos récoltes ; qu'il préserve vos étables des épidémies qui les décimeraient, qu'il soit avec vous dans les dangers pour vous en défendre.

Jadis, comme la tempête grondait et menaçait de submerger la barque où dormait Jésus entouré de ses apôtres, ceux-ci se jetèrent à ses pieds, l'appelant à leur secours. Et Notre-Seigneur de leur répondre : « Hommes de peu de foi, pourquoi craignez-vous ? ne suis-je pas avec vous ? » Ainsi, tant que Dieu est avec nous, nous non plus, m. f., nous n'avons rien à craindre ; même les revers apparents que sa Providence permet tournent à notre profit, parce que Dieu, qui est notre père et qui nous aime, ne peut vouloir que notre bien.

III

Mais comment Dieu sera-t-il avec nous ? Il sera avec nous tant que nous demeurerons dans sa sainte grâce ; il sera avec nous tant que nous prendrons soin de ne pas le chasser de notre cœur par quelque péché mortel. Il est avec nous si nous nous remémorons souvent sa divine présence et nous unissons fréquemment à lui par quelque acte d'amour. Il est avec nous chaque fois que nous l'appelons à notre aide par la prière et l'associons à nos travaux en les lui recommandant.

S'il est ainsi habituellement avec nous pendant notre vie, il le sera également à l'heure de la mort. Qu'il soit avec tous ceux qui quitteront ce monde au cours de cette année, qu'il soit avec chacun de nous à cette heure redoutable, qu'il daigne venir nous visiter en la personne de son prêtre et par lui-même pardonner nos fautes.

Puisse-t-il, caché dans l'Hostie sainte, venir nous consoler et nous fortifier pour le grand voyage de l'éternité. Ce sera le sûr moyen pour que nous soyons avec lui là haut en Paradis. C'est la grâce qu'en vous bénissant je vous souhaite, sinon pour cette année, du moins pour la fin de vos jours. Ainsi soit-il.

II

UN REGARD SUR L'AVENIR

Mes frères,

Voici que 1935 n'est plus ; sans secousse, sans heurt, comme une scène de film remplace sa devancière, 1936 lui a succédé. On ne peut nier que ce soit grave, si naturellement, si normalement que cela se produise. Vous en conviendrez si vous réfléchissez sérieusement à ceci : que le passé ne nous appartient plus et que cependant un jour il revivra tout entier pour notre gloire ou pour notre confusion. En attendant ce jour, qui peut n'être pas éloigné, il y aurait quelque utilité à le faire revivre. Bornons-nous néanmoins à regarder l'avenir, qui demain sera le présent.

Qu'y aura-t-il dans cette année qui s'ouvre ?

Il y aura ce que Dieu y mettra et ce que vous y mettrez vous-mêmes.

I

Ce que Dieu y mettra, vous le savez dès maintenant ; car il continuera d'être pour vous le Père qui est aux cieux et la Providence qui veille sur vous ; le Père très aimant et la Providence toujours bienfaisante. Il ne vous apportera donc, comme par le passé, rien que des prévenances, rien que des bontés, rien que des marques

d'amour, même si à vos joies se mêlaient des larmes ; car les afflictions et les épreuves sont toujours dans sa main une preuve de sollicitude, la condition d'un plus grand bien, le gage de la récompense éternelle. Même si vous omettiez de le servir, même si vous aviez le malheur de l'offenser, il vous continuerait ses libéralités. Que serace si vous vous montrez fidèles à observer ses commandements ! Il ne demande qu'à vous enrichir de nouvelles faveurs.

Voilà la part de Dieu durant cette année qui vient d'éclore.

Quelle sera la vôtre ? Qu'y mettrez-vous ? Je ne le sais, mais je vous demande de n'y mettre que ce que Dieu veut, que ce que vous souhaitez de retrouver au seuil de l'éternité : ces œuvres dont l'auteur sacré dit qu'elles suivent le juste comme un titre au salaire céleste. (Ps. LXI, 13).

Pour le moment, cet instant dont vous disposez, mettez-y vos projets, vos désirs, vos craintes, et confiez le tout à Dieu.

II

Vos projets ! Quels sont-ils ? Rêves d'affaires brillantes, rêves d'entreprises hardies, rêves de fortune, de gloire, de succès ou de plaisirs ? La portée n'en est pas longue s'ils ne s'étendent pas au-delà de la vie présente. La vie terrestre ne mène pas loin, pas même quelquefois jusqu'à la fin du jour. Même en dehors de la vieillesse et de la maladie, toute la création conspire contre notre existence. Puisque nous vivons dans le temps, construisons dans le temps, sans doute, nos projets. Toutefois n'oublions pas l'au-delà, le lendemain éternel, très certain celui-ci ; et, avec le Psalmiste, avec les saints, regardons le ciel, vivons-y déjà en esprit, *nostra conversatio in cœlis est* (Phil., III, 20) ; mêlons-nous à la multitude innombrable que S. Jean fut admis à y contempler : *Vidi turbam magnam... stantes ante thronum.* (Apoc., VII, 9). Dieu sera ainsi dans tous vos projets.

Et vos désirs ? Le désir est engendré par le besoin. Il accuse une déficience en celui qui l'éprouve et jusqu'à un certain point une souffrance. Dieu n'a pas de désirs, parce que rien ne manque à ses perfections ni à sa béatitude. Les élus en sont à jamais exempts, puisque leur félicité est entière.

Les déficiences ne sont pas les mêmes chez tous. Il en est qui n'en voient que dans l'ordre physique et matériel ; d'autres constatent ce qui leur manque dans l'ordre intellectuel ou moral ; d'autres enfin, se plaçant en regard du surnaturel, se reconnaissent, selon les termes de l'Apocalypse, misérables, pauvres, aveugles et dénués. (Apoc., III, 12). De là toute une gamme de désirs.

Où vont vos aspirations personnelles ? Où vous emportent vos désirs ? Se limitent-ils aux horizons terrestres ? Il ne vous est pas interdit de travailler à la réussite de vos entreprises, à l'honnête acquisition des biens matériels. Voilà pourquoi je prie Dieu de vous les accorder dans toute la mesure où vous saurez en faire un bon usage. Je vous exhorte cependant à en élargir le cercle, afin d'y faire entrer les grands intérêts de votre âme, de Dieu, de l'Eglise et de la patrie.

De votre âme : aspirez à être des âmes d'élite, fortes, vaillantes, généreuses, convaincues, ouvertes à tous les nobles sentiments.

De Dieu : n'en êtes-vous pas les enfants ? Souhaitez donc que votre Père céleste soit moins offensé, moins outragé, et qu'il soit connu, aimé, servi par tous.

De l'Eglise, cette mère de nos âmes : pourriez-vous ne pas ambitionner pour elle la reconnaissance de ses droits, la pleine liberté de remplir sa mission, l'extension de son œuvre, la réunion en son bercail de toutes les brebis séparées ou égarées ?

De la patrie enfin : en bons Français que vous êtes, vous devez vouloir que, fidèle à sa mission, elle redevienne la nation très chrétienne, le soldat du Christ, le boulevard de la vraie civilisation et que par là elle reconquière sa place et son prestige d'autrefois.

Avec vos projets, avec vos désirs, quelles sont vos craintes au seuil de cette année ?

J'ai tort d'employer le pluriel ; c'est « votre crainte » que je dois dire. De crainte, des chrétiens ne doivent en avoir qu'une : celle dont parlait Joad à Abner :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Cest ce qui faisait dire à l'Apôtre : « Il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant » (Hébr., x, 31), et ce qui mettait sur les lèvres des martyrs et des saints cette fière devise : « Plutôt la mort que la souillure ! »

Seul, Dieu est redoutable, parce que seul il a en main les clefs de la vie et de la mort éternelles, parce que seul il nous jugera et que son jugement sera sans appel.

Crainte salutaire que celle-là, qui préserve du péché et retient dans les sentiers du devoir ; crainte qui a mérité d'être béatifiée par l'Esprit-Saint : « *Beatus vir qui timet Dominum.* » (Ps. CXI, 1).

En dehors de là, quelle crainte pourrions-nous avoir ? Les menaces qui nous viennent des créatures, nous savons qu'en elles-mêmes elles ne sont rien. Nous savons aussi que tentation, épreuve ou souffrance, Dieu ne permettra rien qu'à la mesure de nos forces et de sa grâce. Si Dieu est avec nous, nous pourrons, comme S. Paul, défier l'univers : « *Si Deus pro nobis, quis contra nos?... Non timebo.* » (Rom., VIII, 31).

* *

Mon devoir de pasteur ainsi rempli, je vais, m. f., remonter à l'autel et j'y porterai, pour les présenter à Dieu afin qu'il les bénisse, vos projets, vos désirs et vos craintes. Vous reposant sur lui de cet avenir qu'est la nouvelle année, faites-lui pleine confiance, mais vivez aussi, en chacun de ces jours, de manière à vous préparer la bienheureuse éternité que je vous souhaite ainsi qu'à moi-même. Ainsi soit-il.

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

III

Janvier

L'AMOUR DE JÉSUS POUR LES HOMMES DANS SA CRÈCHE

SOMMAIRE. — 1° Il naît *a)* comme l'un d'entre nous. *b)* Il naît dans la pauvreté.
c) Il se revêt des grâces enfantines pour mieux gagner notre cœur.
d) Déjà dans sa crèche, il demande grâce pour nous.
2° *Sic nos amantem quis non redamet?*
a) Aimons à venir nous agenouiller devant la crèche.
b) Mais surtout imitons les vertus dont il nous donne l'exemple.

Mes chers enfants,

Qu'il nous a aimés, le Sauveur Jésus dans sa crèche !

I

Comme Adam, il aurait pu apparaître sur terre à l'état d'homme fait, dans la plénitude de l'âge et l'entière possession des forces. Il lui suffisait de le vouloir. Mais non, il ne s'est pas arrêté à ce projet. Car alors il n'aurait pas pris sa vie dans le courant de la vie humaine, il n'aurait donc pas eu notre sang, il n'aurait donc pas été de notre famille. Or, ce qu'il voulait par dessus tout, c'était d'être comme l'un de nous, c'était de prendre toute notre nature avec ses infirmités, sauf le péché, en un mot, c'était de pouvoir être véritablement notre frère.

Voilà pourquoi il a choisi de naître, de naître malgré l'amoindrissement inhérent à cet état. Et alors, pour être semblable à nous, lui, l'immense, s'est rapetissé à la forme d'un enfant ; lui, le Tout-Puissant, se montre sous la figure de la plus faible créature. Quel prodige de condescendance et de bonté ! Voilà la première délicatesse de son amour envers nous.

Mais s'il ne voulait pas venir à l'existence à l'état d'homme fait, il aurait pu du moins naître dans une maison opulente et tout aussi bien sur les marches d'un trône. La nature et les hommes se devaient, semble-t-il, de rendre ainsi ses anéantissements moins profonds. Voilà comment aurait raisonné la sagesse humaine : autre est la sagesse divine. S'il était né dans les grandeurs, qui aurait pu l'approcher ? Des princes, des grands auraient été seuls admis en sa présence, les humbles auraient été écartés.

En raison d'une telle éventualité, Jésus préfère naître dans la pauvreté la plus complète, n'ayant pour abri qu'un enfoncement de rocher, pour berceau qu'une crèche, pour vêtement que de misérables langes. Les anges, il est vrai, annoncent sa naissance par leurs joyeux chants, une nouvelle étoile s'allume au ciel, proclamant ainsi sa divinité, mais de fait, il n'y a pas d'enfant des hommes qui soit né dans un pareil dénuement. Or, ce dénuement, Jésus l'a choisi parce qu'il a voulu se rendre accessible, — non pas en premier lieu aux Mages, aux grands de ce monde, — mais aux bergers, aux humbles, aux petits, c'est-à-dire à la plus grande partie, à la presque totalité de l'humanité. Quel prodige encore de condescendance et de bonté ! Voilà la seconde délicatesse de son amour envers nous.

Les anciens se représentaient la divinité sous des traits redoutables. Dans l'Ancien Testament lui-même, Dieu n'apparaissait le plus souvent que comme un Dieu terrible, un Dieu vengeur. Mais le temps de la miséricorde est arrivé. Dieu ne veut plus seulement être redouté des hommes. Il veut surtout les attirer, il veut qu'ils viennent à lui avec confiance, il veut en être aimé.

Comment y réussira-t-il ? En se montrant à eux dans la crèche sous l'aimable apparence d'un enfant. Là, il cache sa majesté incomparable de Roi du ciel qui nous aurait éblouis, il cache son autorité suprême de Maître du monde qui nous aurait effrayés, il cache sa sévérité terrible de Juge des vivants et des morts, dont la seule pensée fait frémir les coupables.

Ce n'est plus qu'un petit enfant. Qui donc maintenant le craindrait ? Il n'est rien de plus attirant qu'un petit enfant. On aime les enfants ordinaires. Combien plus n'aimera-t-on pas l'Enfant Jésus, incomparablement le plus beau, le plus doux des enfants des hommes !

Or pourquoi donc Jésus s'est-il revêtu de ces grâces enfantines ? C'est pour arriver à remplacer dans nos cœurs la crainte de Dieu par l'amour. Quel nouveau prodige de condescendance et de bonté ! Voilà la troisième délicatesse envers nous.

Mais que fait Jésus dans la crèche ? Car gardons-nous de croire que ses facultés sommeillent comme dans les enfants qui viennent de naître. Extérieurement il est dans le même état de faiblesse et d'impuissance que les autres, mais son âme, en vertu de l'union hypostatique avec le Verbe, jouit déjà de la plénitude de l'intelligence et est ouverte à tous les divins sentiments.

D'abord, comme il glorifie son Père ! Jamais, de la terre, il ne s'est élevé vers Dieu une prière aussi parfaite pour le louer, le remercier, l'aimer. Mais ensuite sa pensée se porte naturellement vers les hommes. Déjà il demande grâce, pardon pour eux. Pour eux, innocente et tendre victime, il s'offre déjà en sacrifice.

Mais de la crèche il n'embrassait pas seulement d'une vue générale, à travers les siècles, l'ensemble des hommes : non, voici ce qui doit nous rendre son sacrifice encore plus touchant. Déjà chacun de nous était présent à son esprit : déjà ce divin Enfant pensait à chacun de nous en particulier, déjà il appliquait à chacun de nous personnellement les fruits de sa Rédemption, comme s'il était venu uniquement pour chacun de nous. C'est toujours le même prodige de condescendance et de bonté. Voilà la quatrième prévenance de son amour envers nous.

II

Sic nos amantem quis non redamet? Celui qui nous a ainsi aimés, qui ne l'aimerait en re-

tour ? Et de quelle noire ingratitude ne serions-nous pas coupables, si nous refusions de lui rendre amour pour amour ?

Durant ce temps de Noël, venons donc souvent nous agenouiller devant sa crèche. Remplissons nos yeux de la vue de ce céleste Enfant. Aimons à répandre devant lui et à lui offrir en hommage nos meilleurs sentiments de gratitude. Il nous dira certainement alors dans le secret de notre cœur : « O toi, pour qui je me suis fait enfant, donne-moi ton cœur ! » Répondons-lui avec tendresse : « Prenez-le, ô mon Jésus, et qu'il ne s'appartienne plus, qu'il n'appartienne désormais qu'à vous seul ! »

Ces hommages, ces protestations le réjouiront sans doute. Cependant il demande autre chose. Il nous a montré son amour par des actes et non pas seulement par des paroles. C'est donc principalement aussi par des actes que nous lui témoignerons notre reconnaissance. Quels seront ces actes ? Ils consisteront dans l'imitation des vertus dont il nous donne l'exemple.

Exemple de mortification. Lui, qui pouvait se procurer toutes les jouissances, repose sur la dure, tremble de froid, livre son corps délicat aux rigueurs de la saison. Comprenons par là que nous ne sommes pas ici-bas pour flatter notre sensualité, rechercher en tout et partout nos aises, vivre dans le plaisir, — mais que, si nous voulons être de vrais chrétiens, il nous faut mortifier nos sens par quelques sacrifices volontaires, ou tout au moins savoir accepter et supporter pour Dieu les mille souffrances inévitables de la vie.

Exemple de détachement des biens de ce monde. Maître du ciel et de la terre, il pouvait naître dans l'opulence et s'entourer de richesses. Mais non, il a préféré ne rien posséder des biens terrestres, il a préféré être pauvre. — Dès lors comprenons aussi que ces biens ne sont pas le tout de l'homme, qu'ils ne sont pas dignes d'exciter toutes nos ambitions, qu'il y a des biens infiniment supérieurs qui doivent solliciter davantage nos efforts, que nous ne devons pas perdre de vue, même au milieu de nos plus légitimes préoccupations, et qui sont de servir Dieu, de pratiquer la vertu et de sauver notre âme.

Enfin, exemple d'humilité. Lui, le Roi de gloire, s'abaisse au plus bas degré de l'humiliation ; pour faire son entrée au monde, il semble avoir recherché passionnément les circonstances qui devaient l'anéantir le plus aux yeux des hommes. — Eh bien ! apprenons encore de lui à ne pas vouloir orgueilleusement nous produire, toujours paraître, toujours nous élever au-dessus des autres ; apprenons, au contraire, à supporter d'être ignorés et comptés pour rien, c'est-à-dire à accepter d'un cœur généreux les humiliations qui nous viennent soit de notre impuissance, soit du fait de notre prochain, soit de la main toujours paternelle de Dieu.

* *

O Jésus, divin Enfant de la crèche, en retour de votre amour, nous vous remercions, nous vous louons, nous vous aimons ! Mais puissions-nous aussi, en retour de cet amour, reproduire dans notre vie quelque image de vos admirables et divines vertus. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LIX

LES MAGES

Après avoir été adoré par les bergers de Bethléem, Jésus reçut, dans son berceau, la visite des Mages.

I

Le titre porté par ces personnalités vénérables vient de la racine indo-germanique « mag, » qui veut dire « grand. » Dans les temps primitifs, et notamment en Chaldée et en Perse, le nom de mage était réservé à des prêtres païens et en particulier à ceux qui étaient voués au culte des idoles du firmament. Il va sans dire que ces prêtres se livraient à l'étude de l'astrologie et d'autres sciences occultes. Si bien que, peu à peu, l'appellation fut étendue à tous les chercheurs, à tous les savants, et spécialement aux astronomes, sans qu'on ne fît plus aucune distinction entre les simples érudits et ceux qui étaient revêtus d'un caractère hiératique

Les uns et les autres étaient entourés du respect général, tant à cause de la gravité de leur vie que de leurs connaissances étendues, qui accroissaient leur prestige et leur permettaient de se rendre utiles en beaucoup de circonstances.

Au moment de la naissance du Sauveur, un groupe de ces Mages se rendit à Jérusalem. Ils ne voyageaient ni pour leur agrément ni pour leur instruction : c'était un motif de piété qui dirigeait leurs pas. Ils l'expliquèrent eux-mêmes au roi Hérode, chez lequel ils se rendirent et à qui ils posèrent une question plus redoutable qu'ils ne pouvaient le croire : « Où est donc né le Roi des Juifs ? Nous avons vu son étoile en Orient et nous accourons pour l'adorer. »

On sait que la promesse divine d'un Rédempteur n'avait pas été complètement oubliée par les peuples. Sans doute, les Juifs seuls, grâce à leurs Livres saints et à leurs prophètes, connaissaient d'une façon exacte ce que devait être le Messie, à quelle époque il devait apparaître, à quels signes on le reconnaîtrait. Mais les nations païennes, qui ignoraient ces détails essentiels, avaient gardé pourtant une tradition qui, si déformée et confuse soit-elle, leur permettait une immense espérance. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que des personnages aussi doctes que les Mages, en voyant apparaître au firmament une étoile mystérieuse, soustraite aux lois ordinaires de la gravitation des mondes, aient conclu à un signe de Dieu et à la réalisation de l'universelle attente.

Hérode, de son côté, était au courant. Mais l'annonce de l'événement, loin de le réjouir, suscita en lui autant de trouble que de colère. Se mépre-

nant sur le caractère spirituel de la royauté du Christ, il crut son trône menacé et résolut aussitôt de se débarrasser de celui qu'il considérait déjà comme un dangereux compétiteur. Mais, fourbe autant que cruel, il se garda bien de donner l'éveil à ses visiteurs. Afin d'être mieux renseigné, il réunit le Sanhédrin et demanda à cette assemblée de prêtres et de docteurs où devait naître le Christ. Il lui fut sans peine répondu, grâce à l'oracle de Michée, que ce serait à Bethléem, sur le territoire de Juda.

Hérode savait ce qu'il voulait savoir ; mais il tenait à des précisions plus sûres. Très habilement, il revint vers les Mages et leur fit part de son prétendu désir d'aller, lui aussi, adorer l'Enfant. « Partez les premiers, leur dit-il en substance. Puis, quand vous aurez trouvé le Messie, revenez me prévenir bien vite, afin que, à mon tour, je puisse lui rendre mes devoirs. »

Sans soupçonner de piège, les Mages le promirent. Ils se mirent en route pour Bethléem, d'autant plus joyeux que l'étoile miraculeuse qui avait guidé leur marche depuis l'Orient et s'était éclipsée à leur entrée à Jérusalem, se remit à briller devant eux aussitôt qu'ils furent sortis de la ville. Elle les conduisit jusqu'à la cité natale du Sauveur et s'arrêta juste au-dessus de la maison où se trouvait Jésus. Ils y entrèrent en se prosternant.

II

Les Mages étaient venus de l'Orient. Mais cette indication générale, qui nous est fournie par S. Mathieu, ne précise pas la région exacte d'où ils étaient originaires.

A ce sujet, les traditions anciennes varient, et les Pères ne sont pas d'accord. S. Ephrem, S. Jean Chrysostome et S. Cyrille d'Alexandrie opinent pour la Perse ; S. Augustin et S. Jérôme sont en faveur de la Chaldée, et leur opinion est d'autant plus plausible que cette contrée était par excellence le pays des sciences secrètes, des mages, des devins et des sorciers. Mais S. Cyprien et S. Justin, corroborés en cela par Tertullien, pensent que les pèlerins pieux dont il est question arrivaient plutôt de l'Arabie.

A vrai dire, la chose est de peu d'importance. Ce qui est significatif, c'est l'hommage rendu au Messie, non plus seulement par ses compatriotes et ses coreligionnaires, mais par la gentilité entière, par les nations païennes, qui seraient prochainement appelées à la lumière de la foi et qui étaient symboliquement représentées par ces premiers adorateurs.

Les Mages, arrivés devant Jésus, lui offrirent des présents. Ce geste n'avait rien d'inusité, mais il revêtait une valeur considérable. Il était, en effet, de coutume en Orient d'offrir des cadeaux aux personnages que l'on considérait comme supérieurs à soi-même. Le fait donc de présenter des offrandes témoignait que, malgré leur dignité et leur importance, ces visiteurs reconnaissaient une suprématie à l'Enfant qui venait de naître.

Le choix même de ces dons avait une signification maintes fois expliquée par les commentateurs. L'or, qui servait à payer les impôts et les tributs, affirmait que le Christ était bien le roi de l'univers, le souverain du monde créé. L'encens était traditionnellement réservé, dans les religions les plus diverses, au culte des dieux : le présenter à Notre-Seigneur équivalait donc à confesser sa divinité. La myrrhe enfin, employée pour l'embaumement des cadavres, rappelait que le Christ était aussi un homme destiné à mourir.

De la sorte, les deux natures et la personnalité du Sauveur étaient symboliquement, mais nettement définies. Certainement quelque influence providentielle avait guidé le choix des Mages, afin de donner à leurs cadeaux une signification quasi doctrinale, qui servirait plus tard d'exemple à la foule des chrétiens.

Cependant, après avoir adoré et prié longuement, il fallait bien songer au retour. Ce retour ne dut pas avoir lieu immédiatement, car il ressort du texte évangélique que les Mages eurent un songe avertisseur. D'où l'on doit conclure qu'ils avaient passé au moins une nuit, sinon dans la maison elle-même, au moins dans ses environs immédiats où, comme il était courant alors, leurs serviteurs avaient dressé leurs tentes et celles de leur suite.

Mais voici que, pendant qu'ils reposaient, un rêve mystérieux les frappa tous. Ils furent avertis par le ciel de ne pas retourner auprès d'Hérode. Dans leur simplicité loyale, ils comptaient, en effet, s'acquitter des engagements pris à l'égard du roi et revenir le voir pour lui révéler l'endroit où se tenait le Messie, que le prince voulait, disait-il, honorer. Mais le Seigneur qui, lui, connaissait bien les intentions criminelles du tyran, ne pouvait souffrir que son Fils devînt victime du carnage qui se préparait : il était réservé à une immolation plus lointaine, lorsque sa mission serait achevée.

Pour mettre Jésus à l'abri, le Très-Haut employa un procédé très connu dans les régions orientales, où l'on attachait une grande importance aux songes et où de nombreux sages et devins s'efforçaient de percer leurs obscurités pour en tirer des leçons et des enseignements. Que l'on se rappelle plutôt l'histoire du patriarche Joseph qui, en Egypte, gagna la faveur des Pharaons de cette manière.

Hâtons-nous d'ajouter qu'en elle même la croyance dans le symbolisme des songes est aussi puérile que superstitieuse. Mais ce qui n'a aucune valeur naturelle peut néanmoins être transformé et utilisé par Dieu pour des raisons et dans des buts connus de lui. Le Seigneur excelle à tirer le bien du mal, selon les calculs d'une sagesse que nous ne pouvons prétendre à pénétrer. Quoi de plus normal, d'ailleurs, qu'il se soit servi d'un moyen déjà connu par les adorateurs de son Fils, et dont ceux-ci sauraient tirer le meilleur parti ?

De fait, les voyageurs comprirent parfaitement l'avis qui leur était donné et ils reconnurent qu'il

venait d'en-haut. Avec la même docilité confiante qui les avait fait partir à la suite de l'étoile, ils résolurent de modifier leur itinéraire. Puisqu'ils ne devaient pas se présenter devant le roi, le passage par Jérusalem leur était pratiquement impossible, car le despote, dont la capitale était bien plus petite que nos villes modernes, aurait eu sans doute vent de leur arrivée. Il les aurait fait saisir de force et n'aurait reculé devant aucun moyen pour leur arracher le secret qu'il leur était désormais interdit de divulguer. Ils prirent donc un autre chemin, afin de s'en revenir chez eux.

III

La cathédrale de Cologne se glorifie de posséder, parmi une foule de merveilles, le reliquaire monumental des Mages. D'après les chroniqueurs de cette église, la châsse qui contenait les dépouilles saintes, y a été apportée de Milan, où elle était vénérée dans le Dôme, après le pillage de cette ville par l'empereur Frédéric Barberousse en 1164, grâce à Reynold, archevêque de Cologne et chancelier du Saint Empire, qui avait accompagné le souverain en Italie.

Pour expliquer comment cette châsse était venue jusqu'en Europe, on a dit qu'elle avait été donnée par un empereur d'Orient à son confident Eustorge, lorsque celui-ci quitta Constantinople pour prendre l'évêché de Milan. Un canoniste ou un historien rigoureux désirerait sans doute voir confirmer cette tradition par des documents authentiques, bien difficiles d'ailleurs à retrouver, lorsqu'il s'agit d'époques si reculées. Un fait, cependant, est certain : celui de la dévotion spéciale des habitants de Cologne envers les trois saints Mages, dont ils célèbrent la fête sous les noms traditionnels et d'une allure bien orientale de Gaspard, Melchior et Balthazar.

La piété à l'égard de ces hommes de bonne volonté est loin, d'ailleurs, de se manifester dans cette seule ville. Dès les premiers siècles de son ère, l'Eglise catholique avait donné un éclat particulier à la fête de l'Epiphanie, que la liturgie place même au-dessus de celle de la Nativité. Chose logique, disons-le en passant, parce que l'Epiphanie est la « manifestation » du Messie, non pas seulement à une race privilégiée, mais à l'humanité entière. Elle est, en quelque sorte, l'avènement public du Christ.

Cela amène naturellement à considérer avec beaucoup de respect tous ceux qui jouèrent un rôle de premier plan dans cette scène prodigieuse. Aussi pouvons-nous voir des fresques catacombales qui retracent les divers épisodes des Mages chez Hérode ou auprès du divin Enfant. Les Mystères du Moyen Age ont souvent reproduit et amplifié l'adoration des Mages, en y ajoutant, avec ce goût de l'anachronisme que tout le monde jugeait alors excellent, mille incidents touchants ou pittoresques, empruntés aux conditions de l'existence quotidienne de cette époque.

En marge de la liturgie, des solennités locales rappelaient, jusque dans les églises, ce magnifique et doux souvenir. Ainsi, jadis, dans la cathédrale de Reims, à la cérémonie du 6 janvier, trois chanoines, drapés dans ces somptueuses chapes d'autrefois qui faisaient penser à des manteaux royaux, se présentaient devant l'autel, aussitôt après le chant de Tierce, pour offrir des présents, tandis que le chœur chantait des antiennes spéciales à cette cérémonie.

Les arts ne pouvaient rester indifférents en présence de ce drame glorieux qui a toujours frappé si vivement les imaginations. Les « Adorations des Mages » sont nombreuses dans les musées. Signalons-en seulement une : celle du primitif Gozzoli, actuellement au Louvre, qui représente, dans un somptueux triptyque, le cortège interminable des ambassadeurs de l'Orient, dans un équipage où ils auraient beaucoup de peine à se reconnaître. Beaucoup d'autres tableaux peuvent être plus grandioses ou plus exacts. Il n'en est pas qui émeuve d'une façon si touchante et si naïve.

Le bon peuple chrétien, du reste, s'est toujours plu à solenniser entre toutes la fête de l'Epiphanie. Nous n'avons nullement besoin de raconter en détail la cérémonie familiale du gâteau des Rois, qui s'est perpétuée pendant des siècles et qui, dans certaines provinces, n'est pas encore complètement tombée en désuétude. Une large part y était faite à la charité, puisque dans la pâtisserie où se trouvait la fève qui désignerait le roi du jour, la première portion s'appelait « la part à Dieu. » Elle était réservée au premier pauvre qui frapperait à la porte du logis, et à qui il était d'usage de remettre en même temps d'abondantes aumônes. De la sorte, se réalisait à propos des Mages qui avaient eu confiance dans le Christ, la promesse de l'Ecriture que « la mémoire des justes ne passera point. »

LX

LES SAINTS INNOCENTS

Tout n'est pas rose dans le métier de despote. A côté des jouissances et d'un pouvoir démesuré, on y rencontre, à titre de compensations, la crainte des révoltes populaires ou les menaces d'une déchéance toujours possible.

I

Hérode en fit l'expérience lorsqu'il apprit par les Mages que le roi d'Israël venait de naître, et précisément sur son territoire. Il était trop matérialiste, comme beaucoup de ses contemporains, pour concevoir même l'idée que le Messie pourrait régner sur les âmes sans toucher au sceptre des princes du monde, et que, bien loin de leur ôter leur puissance temporelle, il la confirmerait, en faisant à ses fidèles une obligation de l'obéissance à leurs chefs d'ici-bas, tant que ceux-ci restent dans les bornes de leurs attributions et n'ordonnent rien d'illicite.

Dans l'Enfant de Bethléem Hérode ne vit qu'un compétiteur. Et son expérience avisée lui fit voir tout de suite, dans la seule présence d'un rival, un péril d'autant plus redoutable qu'à son époque

le principe dynastique était plus théorique que réel. Tous les trônes se trouvaient à la merci d'une sédition ou même d'une simple émeute.

Hérode résolut donc de parer au danger immédiatement. Et il n'avait pas l'habitude d'employer pour cela des moyens mitigés. Durant tout le cours de sa vie, il a trouvé tout naturel de supprimer purement et simplement, sans le moindre souci de formes légales, quiconque avait le malheur de lui porter ombrage. Ses confidents et ses amis, après leur disgrâce, tombaient régulièrement sous les coups des bourreaux. Les membres de sa famille étaient encore plus exposés que les vulgaires mortels. Aucune vie humaine n'avait donc de valeur à ses yeux, et les principes de la justice étaient les plus minimes de ses préoccupations.

Aussitôt donc qu'il connut l'existence du Rédempteur, il décida la perte de celui-ci. Mais il ne voulait pas agir à la légère. Pour être bien sûr de son fait, il patienta quelque temps, dans l'espoir que les Mages viendraient, en toute simplicité, lui apporter les renseignements qui lui permettraient de frapper à coup sûr ; — ce qui serait d'ailleurs arrivé sans l'intervention de la Providence.

Au bout de quelque temps, le prince commença à s'irriter : personne ne venait de Bethléem vers lui. On peut juger de son exaspération quand il fut contraint de se rendre à l'évidence. Son orgueil était violemment froissé de ce qu'il avait été joué par des hommes qu'il avait si bien cru tromper lui-même. Son anxiété sur la sécurité de son pouvoir s'accroissait d'heure en heure. Il voulut assouvir sa fureur et se garantir à tout prix. Mais puisqu'il ne pouvait distinguer, entre tant d'enfants, celui qui semblait menacer son avenir, il se décida à agir de telle façon que, même anonymement, celui-ci ne pût lui échapper.

D'après les explications que lui avaient fournies le Sanhédrin sur les oracles messianiques, il connaissait la ville où devait naître le Seigneur. D'après l'époque de sa réception des Mages, il pouvait calculer la date approximative de cette naissance. Afin de ne rien laisser au hasard, il résolut d'élargir le cercle des probabilités. Il décida que le massacre projeté engloberait, non pas seulement la cité de Bethléem, mais tout le territoire environnant qui était, sans doute, parsemé de hameaux et de fermes isolées. Puis il ordonna que, dans la région ainsi délimitée, on mettrait à mort, sans distinction, tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous.

Comme l'apparition de l'étoile ne remontait qu'à quelques semaines, ou tout au plus à quelques mois, il se sentait bien assuré que le futur roi d'Israël serait compris dans l'exécution générale. Il avait donc exactement prévu toutes choses, sauf une seule : c'est que Dieu est plus puissant que les hommes, qu'il brise comme une paille les vains projets de leur force et que Dieu, décidé à sauver son Fils, venait de faire donner, par un ange, à Joseph, l'ordre de le conduire chez les Egyptiens.

II

De nos jours, il paraît invraisemblable qu'un ordre comme celui d'Hérode ait d'abord pu être donné, puis qu'il se soit trouvé des monstres capables de le réaliser. Cela tient à ce que nous ne nous rendons pas assez compte de la révolution sans pareille que l'influence du christianisme a opérée dans les mœurs et dans la civilisation.

Dans le monde antique, la liberté et la dignité de l'homme étaient, non ignorées, tout au moins restreintes à une élite de puissants privilégiés. L'ensemble des humains, courbé sous le joug de quelques maîtres, n'était assuré d'aucun droit, car les dominateurs de la terre s'étaient arrogé la faculté de disposer à leur fantaisie, non seulement de la fortune ou de l'indépendance de leurs sujets, mais même de leur existence.

Si barbare qu'il soit, le massacre des Innocents ne revêtait donc pas un caractère extraordinaire. Et, pour l'accomplir, le roi avait tout naturellement à sa disposition la troupe de ses satellites, soldats d'aventures, au cœur farouche, qui ne répugnaient à aucune besogne. Pourvu qu'ils fussent payés et nourris, le reste leur importait peu.

Ils se rendirent donc à Bethléem comme ils seraient allés à une corvée ou à un exercice militaire quelconque. Rudement, avec ce sans-gêne brutal de ceux qui possèdent la force et sont dénués de scrupules, ils pénétrèrent dans chaque maison, qu'ils fouillèrent soigneusement. Au fur et à mesure qu'un petit enfant était découvert, il était égorgé.

Pour leur œuvre sinistre, les satellites disposaient de la lance et du glaive court et épais mis à la mode par les troupes romaines. Un ivoire du v^{e} siècle retrace l'horrible tableau. Tandis que certains des petits martyrs sont empalés sur le fer d'une pique, d'autres sont foulés sous les pieds, d'autres frappés de l'épée, quelques-uns, saisis par les jambes, sont projetés contre des murailles où se brisent leurs crânes frêles. Que l'on imagine les plaintes, les supplications vaines, les hurlements désespérés des pauvres mères impuissantes, et la rage silencieuse des hommes qui frémissent de fureur indignée, mais n'essaient même pas de résister, tant ils savent que toute opposition de leur part serait immédiatement réprimée par un nouveau et plus cruel carnage. La cohorte sanglante ne quitta ces lieux désolés que lorsqu'elle fut bien certaine que nul des Innocents condamnés en masse n'avait échappé à ses coups.

Combien de victimes furent ce jour-là immolées ? Naturellement aucun chiffre exact ne peut être produit, puisqu'on n'avait pas pris la peine de dresser une liste nominative. Aussi les appréciations des écrivains varient-elles extraordinairement.

Il est impossible de se rallier à l'opinion de ceux qui ont été jusqu'à parler de mille, et même deux mille assassinats. Il faut se souvenir, en effet, que la cité de Bethléem était bien plus réduite qu'elle ne l'est actuellement. C'était, tout au plus, une bourgade de quelques centaines ou de quelques milliers d'habitants.